

Virginie Lalucq

Le mot

On l'oublie on ne le
On l'oublie encore
Le mot, ça n'est pas qu'un grognement de porc
mais toute la ouate qu'il y a autour
Et la réponse ne viendra pas du parterre de pâquerettes,
isolé au fond du jardin

– Je n'arracherai plus le pied de lierre.
– Je n'arracherai plus le pied de lierre.
– Je n'arracherai plus le pied de lierre.
–

Le mot, on l'oublie, on ne l'oublie plus
encore
que
les pétales du cognassier, les sifflements du merle
en continu
on y revient souvent
Hasard de l'hôpital, d'une motte de terre
formait un tombeau
sur l'herbe verte : les pétales, leur pente, je n'ai pas su
rire du mot.

On m'a demandé de dire la vérité
et je n'ai su que faire *mu*
la vérité et son odeur d'éther

j'ai dit la vérité
en biais
et j'ai vomi.

Perséphone
pas exactement vivante
je n'ai jamais cité ton nom
ni le flanc desséché de la colline
j'ai pas réussi

à le faire reverdir (gypse)
rien qu'un Purpenwort si seulement je l'avais eu en stock celui-là
ne m'aurait rien permis pas même un captage d'ondes.

Le talus ne fut pas l'occasion (la pente, son inclinaison : on la donne plus volontiers à un terrassement, au revêtement d'un mur ou d'un fossé) mais un rapport de la base horizontale à sa hauteur verticale, un déplacement : il fallait dire la vérité mais pour pouvoir la tailler en biseau, je ne disposais que d'une simple formule digitale (cinq sépales libres, cinq pétales inégaux unis en tubes, quatre étamines, deux carpelles unis en ovaire supère) d'un mot inégalement pourpre.

Il m'a fallu m'adapter et pour admettre ce dévoiement, comprendre qu'il y aurait un avant et un après du mot.

Il m'a fallu l'admettre, pour peu que je regarde le mot en face, l'admettre et m'adapter.

Manière de mise à plat des angles dans leur tranchant
j'annule la perspective les arêtes leur tranchant
seule leur surface (la surface des angles) compte
seule leur surface les arêtes leur tranchant ne comptent pas
seule leur surface que je modélise – une phrase est une surface – un plan
ses aspérités en déterminent la géométrie
seule leur surface compte
la surface ne compte pas

Les mots, leurs angles
leur saillant, leur rentrant
j'ai tout lyophilisé, tout aluné, tandis que les lignes se coupaient.

Un angle-*angle* (oblique)
un mot à l'angle (oblique)
qu'on incline
à l'envi,
tant il est déplacé
m'incite à l'aphasie le gros mot
je l'emmerde mais ne peux l'injurier

On oublie, on y revient, on oublie
encore

Newton pas forcément bancal*

À Marco Boubille

À ce compte-là, je suis ma propre association de malfaiteurs
– tu crois qu'on bégaie, je crois qu'on bégaie : *outlaws* –
un devoir de désobéissance
par couple, ce qu'est la conjonction
n'est ni une réunion, ni une juxtaposition.

Coordonner ses mouvements
Bégayer dans sa propre langue
ET... ET... ET
Et je regardais le catalogue qu'allais-je
mettre comme été, mes sous-vêtements ?
underwear : pas congeler –
l'air la pluie la profondeur du bonnet correspondaient à l'écart
entre le volume et le tour du buste
Et puis le sens sexuel du mot :
tout corroborait.

Un jour j'aurais des jupes dansantes pensa-t-elle
une reprise de moteur
venir à bout de mes midinetteries
nettement trimestrielles
ce n'est pas ça seulement ou s'absenter
un captage d'ondes – on sélectionne les meilleurs morceaux, (*to cut*)
 puis on sèche la viande ;
 éventuellement, on la fume (*to cure*)
un devoir d'abstention (j'exfiltre j'exfiltre)
en regard de quoi toute comparaison
fut vaine.

Je fais des lignes (frotter n'est pas laver)
un dispositif phrasé
je contemple

* Le titre fait écho à un texte inédit de Marco Boubille « Un morceau de roi », in « Loin » : « Je m'appuie sur mon épaule de géant / Newton alors forcément bancal / la nature a presque honte de la chute... »

Or, contempler exige au minimum une lucarne où s'absenter : il y a un un moment d'inattention un flottement et voilà qu'apparaissent les asperges l'huile de crustacés la rivière aux arums qui ne sont bien souvent que des mots

Au passage on arrache tout, ses vêtements rien ne doit rester de soi sur la page juste des lignes un squelette

fait de lettres aux bords coupants

une grande affaire de dévoiement et qui implique et qui provoque

le réel n'est pas le réel sur la page toutes les données sont des données

grammaticales sont des données existentielles mais la vie n'est pas la vie du poème

sa dimension – un doppler de mésange – implique que je fasse des vers en irrégulière situation

(je les héberge) des vers auxquels tu participes, ornithologiquement

Quant au reste, les petites histoires du poème, ses tropismes, son dessous-l'ourlet ne m'intéressent n'intéressent que les autres

ou confondre oblitére le vaisseau

avec ce qu'il y a de plus étranger à la vie

une voix dévocalisée, un détimbre

et qui entraîne une absence de refrain son retour est brisé mais la musique reste amusicale on lance des verres à l'aveugle, juste pour voir s'il est capable de les rattraper.

Il y va d'un affrontement avec la catastrophe – on affronte la catastrophe – et cet affrontement se fait sans ritournelle : une fête aérienne, ça s'écrit à coups de becs dans la salade, on glisse sur l'herbe comme sur de la glace, ça s'écrit à la poudre d'alun :

tout est déshydraté par une congélation rapide

puis, on sublime la glace formée

afin que l'élimination de l'eau s'effectue entre sa phase solide (glace) et sa phase gazeuse (vapeur) mais on ne cherche jamais la zone proximale – il n'y a pas de zone proximale : face au poème, tout le monde est au même niveau de débilité – le poème est un grand débile car le poème travaille dans une alunerie, ce qui explique ses absences, ses moments de fatigue, ses troubles de la parole dus à maintes surcharges cognitives.

Quant à sa tendance coprophage, seuls ses besoins en vitamine B l'exigent : la nuit le poème est un lagomorphe qui ne dort pas dans sa cage plus longue que haute la nuit le poème est un lagomorphe ne dort pas il s'écrit à coup de crottes molles la nuit dans sa cage plus longue que haute le poème-lagomorphe s'écrit à coup de crottes molles, placé à l'abri de l'humidité dans sa cage plus longue que haute il ne dort pas avec accessoires multiples, il s'écrit – une mangeoire, un biberon, un râtelier, de la litière et du foin –

à coup de crottes molles la nuit le poème-lagomorphe ne se cache pas cède à la moindre tentation se convainc qu'il est un débile profond et sans une once de force s'injecte sa dose de vitamine B – Ne vous étonnez donc pas de cette habitude.

Donc, lorsque le crépuscule gagne, le poème-lagomorphe s'autoproduit – mince cellule digitale – puis il s'autoronge avec un déhanché de jeune fille dont le t-shirt sera tôt ou tard décousu (un fil dépasse).

Celle-là porte le même modèle de jupe (seul le coloris diffère) : ses points communs avec le poème s'arrêtent là. Cela n'a rien à voir avec la nudité. Ou avec une forme quelconque d'autarcie. Le poème est seul, certes, mais il ne se suffit jamais à lui-même. Du coup, le poème et ses soixante pulsations par minute tolère une arythmie sérieuse, perd toute mesure et vient s'échouer sur la page en aplats disgracieux. Amas de pommes de terre. Petits tas. Je fais des petits tas (de merde) : je pense par petits tas (de merde). Au mieux. Une enveloppe à chaque sujet.

Pick-up. Une surface alunée.

Nous l'imprègnerons de pollen.

L'imprègnerons de pollen de peuplier.

Puis nous inciserons le vaisseau.

Extrairons toute la neige qu'il contient.

L'assècherons par petits paquets.

Et toute irrégularité de rythme, toute vibration sonore confondues

Suturerons la plaie par unités de points-piqûres.

Que rien ne nous étonne et tout. Cauchemardons. Le grand débile est un paraphasique : déchu, déchu.

Il arrive que la relation sémantique soit clairement perceptible (un pinceau est une espèce d'éponge, un passe-couleur) mais inadéquate plus souvent à sa cible (une fourchette est un objet de gratitude qu'il offre à ses enfants) : une certaine étrangeté du mot

mauresque pour un autre

moustaches : reste une incohérence de surface (aisément une velure) et une difficulté (avec le tact et la durée du baignage de la colle dans l'eau froide) : reprendre point par point la scolarité du poème **bonjour je suis le laveur je suis le poème le policier qui est poursuivi par le voleur est maigre** une graine d'if des pays chauds. Ta doublure.